

Intervention de Monsieur Aurélien DYJAK, Conseiller municipal, Docteur en sociologie, chargé d'enseignement en sociologie à Aix-Marseille Université et à l'IFTS, chercheur associé au laboratoire MESOPOLHIS, Directeur de l'Institut de Criminologie Méditerranéen, intervenant socio-judiciaire.

L'eau, un construit social

Vaste sujet que celui de l'eau. De nombreuses disciplines se sont en effet penchées dessus avec chacune son niveau de complexité et de technicité : l'agronomie, la philosophie, l'économie, le droit, la géologie, l'anthropologie, la psychologie, la littérature ou encore plus récemment l'hydroclimatologie...

Je ne suis certes pas un spécialiste des questions hydrauliques, mon propos ne sera donc qu'introductif et très généraliste, mais pour un sociologue c'est un sujet qui évidemment interpelle. Après tout, les premières grandes civilisations urbaines sont nées de l'eau. Les grands fleuves que sont le Tigre, l'Euphrate et le Nil et leurs crues ont par exemple permis à des groupes humains de mettre en commun leur force de travail, d'inventer de nouvelles techniques agricoles comme l'irrigation, de transporter des ressources ou de voyager. En Egypte ancienne, l'eau était à l'origine de la vie, et sa gestion la clé du pouvoir politique. De même, la magie hydraulique des grandes eaux de Versailles était certes un défi technologique doublé d'un plaisir des sens mais également une démonstration de puissance politique.

Pour le dire autrement, l'eau n'accède au statut de ressource qu'à partir du moment où une société a l'idée de l'utiliser pour satisfaire ses besoins. Elle est le résultat de construits sociaux qui lui ont permis de trouver une place utile dans les activités humaines. C'est pourquoi l'eau a toujours été dans l'histoire des sociétés un sujet de discussions et un enjeu fondamental.

Aujourd'hui, la crise climatique que nous sommes amenés à traverser réactive ces débats. L'eau y occupe une place centrale. Les changements climatiques peuvent en effet provoquer des pénuries d'eau et augmenter les risques liés à l'eau (inondations, transmission de maladies, etc.) ainsi que des tensions entre usages, territoires et visions du monde.

Rappelons-nous simplement que seulement 0,5% de l'eau sur Terre est douce, utilisable et disponible tandis que près de deux milliards de personnes dans le monde n'ont pas accès à l'eau potable. Qui plus est, près de la moitié de la population mondiale connaît de graves pénuries d'eau avec toutes les conséquences que vous pouvez imaginer et qui sont bien notifiées dans les rapports du GIEC. Indice des temps qui changent, nous parlions il y a encore très peu de temps de « *développement durable* », mais aujourd'hui c'est l'expression « *avenir durable* » qui commence à s'installer. En effet, si les civilisations sont nées avec l'eau que se passera-t-il si l'eau se retire ?

Car il existe aujourd'hui des signes objectifs d'inquiétude :

Nous connaissons d'ores et déjà une accélération des modifications hydroclimatiques. Les estimations à l'horizon 2050 convergent pour prédire des tendances déjà largement engagées : une augmentation de la température de l'air de + 2°C ; un accroissement des situations extrêmes (crues, sécheresses) ; une baisse moyenne des débits naturels des cours d'eau entre - 20 % et - 50 % (...) ; une baisse significative de la recharge des nappes (10 à 15%), une augmentation continue et déjà observable de la température des eaux de surface (+ 1,5°C en quarante ans)...¹.

Il ne s'agit évidemment pas d'être alarmiste. Toutefois, comme le rappelle le sociologue et philosophe allemand Hartmut Rosa « La relation au monde doit parfois faire mal pour que le monde n'échappe pas au sujet »². Il conviendrait donc d'être pragmatique, d'accepter une certaine forme d'instabilité de la pensée afin de nous rendre à nouveau sensible au monde, de développer nos capacités d'étonnement, d'adaptation, de mieux nous approprier le débat afin notamment de développer une nouvelle relation au monde. Cette formule nous rappelle également que nous avons besoin d'une vision systémique nous permettant de saisir toutes les interdépendances au niveau global pour pouvoir agir dans nos propres communautés. En 1977 le médecin et biologiste René Dubos nous exhortait déjà à penser globalement et à agir localement.

¹ SALLES Denis, Repenser l'eau à l'ère du changement climatique, *Annales des Mines – responsabilité et environnement*, 2022/2 (N° 106), p. 32 à 36.

² ROSA Hartmut, *Résonance*, Paris, La Découverte, 2021, p. 87.

Malheureusement le global a parfois tendance à éclipser le local et c'est tout l'apport des élus locaux et des interventions d'experts comme celle de Gilbert Castanier aujourd'hui : améliorer la connaissance de notre environnement et réfléchir sereinement aux différents possibles.

Quoi qu'il en soit, ces changements sont tout aussi bien silencieux qu'extrêmement bruyants et sont susceptibles d'impacter nos activités socioéconomiques, notre qualité de vie ainsi que la biodiversité mettant alors en tension la satisfaction de nos besoins individuels.

Nous sommes en effet des usagers quotidiens d'eau. Selon l'INSEE, un foyer français de 2,5 personnes utilise en moyenne 329 litres d'eau par jour, soit 120 mètres cubes par an. Un habitant utilise près de 55 000 litres d'eau par an dont 1% seulement pour boire. Dans les foyers, l'essentiel de l'eau consommée (93%) est utilisé pour des besoins d'hygiène et de nettoyage. Il y a bien sûr de multiples variations selon des critères sociodémographiques : niveau de revenu, âge, mode de vie, etc. Par exemple un sportif consomme en moyenne plus d'eau qu'un non sportif, un adulte plus d'eau qu'un enfant etc. Toutefois cette consommation domestique est globalement en baisse depuis 10 ans.³ Il faut ajouter à ceci nos usages indirects : par exemple, une école c'est 20 litres/élève/jour en moyenne, le nettoyage des marchés c'est 5 litres/mètre linéaires/jour de nettoyage etc. Ajoutons à cela ce que pèse l'agriculture (avec 58 % du total c'est la première activité consommatrice d'eau) ou le refroidissement des centrales nucléaires en France (12% du total), nous comprenons aisément que la situation est très complexe.

Certains théoriciens s'alarment ainsi de possibles futures crises de l'eau voire de guerres pour l'eau. Si certaines interprétations peuvent sans doute paraître excessives, elles sont néanmoins révélatrices des débats à tenir sur comment nos sociétés se projettent dans l'avenir. Or, les multiples rapports sur le changement climatique aujourd'hui disponibles nous incitent à réduire la voilure donc à nous préparer à vivre dans un monde différent. Aujourd'hui banal, le simple geste d'ouvrir un robinet ne sera peut-être plus pensée de la même manière dans l'avenir.

Il va sans dire que notre capacité à nous adapter en tant qu'êtres vivants mais également en tant que société sera sans doute mise à dure épreuve. Nous sommes par exemple dans les médias très régulièrement rappelés à notre responsabilité à l'égard des générations futures ou à respecter la nature. Cela veut dire que la question de l'eau n'est donc pas seulement une

question de ressources et de mécanismes aussi importante soit-elle mais également une question morale. Il ne s'agit alors pas seulement de développer nos capacités techniques afin de maintenir un niveau de satisfaction conforme à nos attentes et à nos besoins mais également de fixer des normes éthiques. Pour le dire autrement la question de l'eau vient interroger notre capacité à faire preuve de sagesse dans nos manières d'être ou d'agir, à réinterroger par exemple nos pratiques de consommation. Par conséquent, ce que nous pouvons dire c'est qu'il ne s'agit pas que d'un flux physique qu'il suffirait de maîtriser, c'est à la fois une ressource multidimensionnelle et un phénomène social. Les pénuries sont en effet indissociables d'usages territorialisés, de nos manières d'habiter nos environnements (étalement urbain non adapté, centralisme excessif, la recherche d'un confort domestique parfois inapproprié...)

Or, notre rapport à la nature et à notre environnement est lui-même globalement complexe : technique, économique, mais également symbolique et esthétique. La nature elle-même est difficile à penser. Les controverses sont multiples, certains pouvant par exemple soutenir que la nature n'existe plus tellement nous l'avons transformé et asservi. Thèse extrême s'il en est à laquelle nous pouvons opposer que toutes nos technologies n'interrompent finalement pas les processus naturels. Nous les impactons, nous les réorientons. Comme l'ont très justement rappelé Catherine et Raphaël Larrère dans leur excellent essai philosophique du *Bon usage de la nature* « à l'artificialisation de la nature correspond la naturalisation de nos artifices. Combien d'objets, produits et sous-produits, échappent à notre contrôle ? Déchets, gaz d'échappement des voitures, fumées d'usines, nitrates et pesticides répandus sur les terres, tous ses effluents, tous ces objets abandonnés ont un avenir naturel que nous ne maîtrisons pas »⁴.

Par conséquent, la question de l'eau nous invite à nous interroger sur les rapports culturels à l'environnement, sur les rapports individuels et locaux à l'espace et à l'histoire du territoire. Cette analyse permettrait de définir de nouveaux profils d'attitude, peut-être plus adaptés localement. En effet, c'est de l'intérieur des sociétés que nous appréhendons la nature. L'eau en particulier mobilise tout un imaginaire social. Dans l'histoire, l'eau a ainsi revêtu une dimension mystérieuse et mythique comme le culte des sources et des fontaines. L'eau revêt d'ailleurs encore aujourd'hui une symbolique importante avec par exemple l'eau baptismale qui lave les péchés. Masuru Emoto a pu même soutenir dans une étude très controversée que l'eau pouvait réagir et enregistrer des émotions.

⁴ LARRERE Catherine et LARRERE Raphaël, *Du bon usage de la nature*, Paris, Flammarion, 2022.

Il existe ensuite une historicité de la gestion de l'eau (histoire de la mise en bouteille et de sa distribution par exemple), de son institutionnalisation et de sa régulation (histoire des installations hydrauliques, etc). Si l'histoire globale de l'environnement pourrait certes se résumer à une histoire de l'impuissance puisque les travaux scientifiques sur la dégradation de l'état écologique de la planète et les lanceurs d'alerte ne manquent pas, participant d'ailleurs à l'émergence nouveaux phénomènes tels que l'*éco-anxiété*, l'histoire des usages de l'eau est bien une histoire d'adaptations multiples réalisées avec plus ou moins de bonheur. Au cours du XXe siècle, les pays riches ont ainsi restructuré les ressources en eau de la planète pour faire face aux aléas climatiques, pour protéger leur population et, bien sûr, pour bénéficier également d'un avantage concurrentiel. Jamais l'eau n'a été autant disponible quel que soit le lieu, ou l'usage visé. Pour mémoire, nous consommions moins de 10 litres par jour et par habitant au début du XIXe siècle. Le changement climatique rend nécessaire aujourd'hui pour nos pays de trouver de nouvelles manières de gérer l'eau. Et cela fait finalement écho à l'histoire des sociétés locales. Le stockage et la circulation de l'eau sont parmi les principaux objectifs auxquelles s'attache le développement des techniques dans les sociétés. C'est pourquoi l'eau en Provence peut avoir une connotation d'artificialité et de technicité, elle est liée à ces difficultés. Ainsi, l'ensemble de la Provence fourmille d'installations hydrauliques de toutes sortes (citernes, puits, canaux, rigoles, réservoirs etc.). Les pratiques de gestion ont évidemment évolué, la mise en réseau notamment est venu résoudre au moins provisoirement la question complexe du partage. Mais attention les sources de la tension sont toujours activables. Souvenez-vous de Pagnol, il y a l'eau des collines que l'on partage, c'est l'espace public mais l'eau des jardins c'est l'intime, le privé⁵. La question de l'eau vient donc réinterroger notre part d'intimité et d'humanité.

Les eaux comme ressources ont ainsi toujours été réinventées selon les lieux (rareté, etc.) et les contingences historiques et politiques. C'est ainsi que l'eau a pu devenir une ressource hydroélectrique comme un élément esthétique. Avec les trente glorieuses, on a vu émerger la société des loisirs, caractérisée par l'avènement de la plage, de la neige, du rafting, des piscines, du hammam. L'eau est devenue source de jeunesse et a contribué à structurer la société du temps libre, participé à l'effervescence du corps social tout en devenant une source de profits. Mais

⁵ TAMISIER Christian, « En Provence, l'eau cachée, l'eau cultivée » In ASPE Chantal (dir.) *Chercheurs d'eau en Méditerranée*, Paris, Edition du Félin, 1991, p. 13-40.

n'oublions pas que l'eau est répartie de manière inégale et sa disponibilité implique aussi des conflits interpersonnels comme des conflits territoriaux car le partage de l'eau et sa maîtrise ne vont pas de soi.

Que faut-il faire ? Faut-il alors, comme certains l'évoquent, entrer en conflit avec l'humanité pour sauver la nature ? Ne devons-nous pas au contraire protéger les deux ? Et puis finalement, l'homme ne fait-il pas lui-même partie de la nature ? Autant de questions restées longtemps houleuses. Il convient néanmoins d'être conscient que si la nature en vient à disparaître, la culture disparaîtra aussi. C'est bien une question patrimoniale.

Développer de bons usages semble donc nécessaire. C'est là une très vieille idée, que nous pouvons faire remonter jusqu'à Aristote. Toutefois, si cette idée a pris des formes différentes, depuis des siècles, il ne s'agit seulement pas de corriger le tir, d'aménager et de réduire les effets pervers de nos technologies et de nos modes de vie. Il s'agit d'être responsable de la façon dont nous faisons de la nature. De faire la démonstration de notre capacité à en user sagement. Car finalement la question de l'eau, et l'ensemble des questions environnementales sont souvent liées aux débordements de la pensée et à un déficit de sagesse : le consumérisme, la conception que nous nous faisons de notre identité, de notre réussite personnelle et de ses attributs...

Or, pour faire preuve de sagesse, pour avoir une éthique mobilisable, pertinente et efficace, une vision de la nature qui soit scientifiquement informée, tel que nous le propose Gilbert Castagnier ce matin, est nécessaire. Non pas pour donner une valeur à la nature, mais si nous voulons préserver notre patrimoine, il faut que tout un chacun, soit en capacité de développer précisément quelle est sa conception de la nature et comment il se situe par rapport à elle. Les lumières du XVIII^e ont certes petit à petit imposé l'idée de l'autodétermination de la conduite de vie comme une norme culturelle cardinale et ce dans tous les aspects de la vie. Nous avons peut-être oublié en cours de route que la nature, la raison et le collectif devaient fixer les limites de cette autodétermination. C'est donc ce que fait la nature aujourd'hui, elle vient redéfinir les limites de notre autodétermination.

Le problème alors, c'est la difficulté à l'époque moderne de savoir de manière a priori et définitive ce qu'il faut faire et comment vivre, et ce d'autant plus qu'en raison de ce principe d'autodétermination, chacun doit décider pour soi-même, des buts et des stratégies de sa

conduite de vie. Ce qui fait dire au sociologue Hartmut Rosa (2021) : « incapable de dire avec certitude, ce qui est une vie bonne, quelle conception du bonheur, nous voulons suivre (...) nous en sommes réduits à nous concentrer sur l'état de nos ressources ».

Mais fondamentalement la question reste la suivante : comment nous travaillons à élever notre niveau de sagesse ? Le reste en découlera.

Il convient donc de refuser de céder au fatalisme ou au réductionnisme et au contraire de faire preuve de volonté citoyenne et politique, de patience et de ténacité. « Pour agir, il faut savoir imaginer », disait Bachelard et bien les mystères et les secrets de l'eau à Eguilles que va maintenant nous révéler Gilbert Castanier nous permettront sans doute d'imaginer de nouvelles choses.